

Revue de Presse

**Nous sommes repus mais pas repentis**

Mise en scène - Séverine Chavrier

création mars 2016 au Théâtre de Vidy, Lausanne

# “Nous sommes repus mais pas repentis” : un féroce et drôle rituel d'exorcisme

Fabienne Pascaud

Publié le 15/05/2016.



**Tout en maîtrise, Séverine Chavrier met en scène les fureurs et les mélancolies de l'Autrichien Thomas Bernhard, malgré quelques longueurs et excès dadaïstes.**

Des amas de vaisselle cassée jonchent le sol de la demeure familiale muée en obscur capharnaüm. Ils recouvrent presque les dizaines de vinyles jetés là, aussi, tandis que résonnent Schubert et le meilleur de la musique allemande. Tandis qu'un piano, encore, posé au nœud du désordre, n'en finit pas d'égrener un désespoir triste, une rage désespérée. On est chez l'Autrichien et très musicien Thomas Bernhard (1931-1989), dont Séverine Chavrier, elle-même pianiste,

---

## SUR LE MÊME THÈME

---

*La chronique théâtre de Fabienne*

“Sur les cendres en avant” de Pierre

Notte : délicieusement féministe

---

*La chronique théâtre de Fabienne*

“Bovary” : la relecture lumineuse du roman de Flaubert par Tiago Rodrigues

---

---

## VOTRE RÉACTIONS

---



*Sortir - Spectacles*

Une soirée au Paname Art

Café, le petit laboratoire du rire parisien

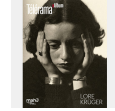
philosophe et comédienne, met ici en scène les fureurs et les mélancolies. Avec quelques longueurs et excès dadaïstes. Ainsi a-t-elle re-titré *Ritter, Dene, Voss* — déjà devenu, en France, *Déjeuner chez Wittgenstein* (1984) — en *Nous sommes repus mais pas repentis*. Repus, sans doute, d'être les trois riches héritiers de la grande dynastie d'amateurs d'art et mécènes que furent les Wittgenstein. Mais jamais vraiment repentis, malgré tout, des compromissions, des lâchetés de cette grande bourgeoisie où ils sont nés, dans un pays fasciné par le nazisme.



### Sortir - Voyages

Sur les traces de Rimbaud, le long de la voie verte Trans-Ardenne

---



### Livres

Album Lore Krüger

---



### Chronique Pascaud

Le monologue  
au théâtre : un  
pari (trop) fou ?

---

Si cet effroyable huis clos d'un frère et de ses deux soeurs évoque *Avant la retraite* (1979), il est moins directement politique. C'est la folie des relations familiales qu'explore avec hystérie ce texte rythmé comme un cacophonique concerto, au son, toujours recommencé, de vaisselle qui se brise. Une composition quasi musicale que ce spectacle en ombres et lumières qui flirtent aussi avec les terreurs du cinéma expressionniste. Car on pourrait avoir peur. Voss, le frère philosophe, logicien, surdoué mais dément — dément parce que surdoué ? —, revient de l'asile psychiatrique où il est enfermé pour dîner chez ses deux soeurs, comédiennes sans emploi ni talent ; mais au moins leur fortuné papa leur a acheté un théâtre... Entre les trois rejetons célibataires d'âge mûr — inspirés des Wittgenstein et du brillantissime Ludwig, un peu fou — se joue alors un féroce rituel d'exorcisme pour conjurer avec un humour cannibale toutes les frustrations et violences, tous les mensonges et sacrifices qu'a imposés la famille. Jusqu'à les condamner à la solitude et à un assourdissant silence intérieur. Les comédiens — Séverine Chavrier elle-même, souvent au piano, Marie Bos et Laurent Papot — désossent ces névroses avec burlesque. Clowns terrifiants et pathétiques. Hommes et femmes devenus jouets de leur propre vie.

Sortir

La chronique de Fabienne Pascaud

théâtre

## LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



De pures présences originelles, innocentes et authentiques... *Que nuages...*, de Beckett.

Des amas de vaisselle cassée jonchent le sol de la demeure familiale muée en obscur capharnaüm. Ils recouvrent presque les dizaines de vinyles jetés là, aussi, tandis que résonnent Schubert et le meilleur de la musique allemande. Tandis qu'un piano, encore, posé au nœud du désordre, n'en finit pas d'égrener un désespoir triste, une rage désespérée. On est chez l'Autrichien et très musicien Thomas Bernhard (1931-1989), dont Séverine Chavrier, elle-même pianiste, philosophe et comédienne, met ici en scène les fureurs et les mélancolies. Avec quelques longueurs et excès dadaïstes. Ainsi a-t-elle re-titré *Ritter, Dene, Voss* – déjà devenu, en France, *Déjeuner chez Wittgenstein* (1984) – en *Nous sommes repus mais pas repentis*. Repus, sans doute, d'être les trois riches héritiers de la grande dynastie d'amateurs d'art et mécènes que furent les Wittgenstein. Mais jamais vraiment repentis, malgré tout, des compromissions, des lâchetés de cette grande bourgeoisie où ils sont nés, dans un pays fasciné par le nazisme.

Si cet effroyable huis clos d'un frère et de ses deux sœurs évoque *Avant la retraite* (1979), il est moins directement politique. C'est la folie des relations familiales qu'explore avec hystérie ce texte rythmé comme un cacophonique concerto, au son, toujours recommencé, de vaisselle qui se brise. Une composition quasi musicale que ce spectacle en ombres et lumières qui flirtent aussi avec les terreurs du cinéma expressionniste. Car on pourrait avoir neur. Voss, le frère philosophe,

logicien, surdoué mais dément – dément parce que surdoué? –, revient de l'asile psychiatrique où il est enfermé pour dîner chez ses deux sœurs, comédiennes sans emploi ni talent; mais au moins leur fortuné papa leur a acheté un théâtre... Entre les trois rejetons célibataires d'âge mûr – inspirés des Wittgenstein et du brillantissime Ludwig, un peu fou – se joue alors un féroce rituel d'exorcisme pour conjurer avec un humour cannibale toutes les frustrations et violences, tous les mensonges et sacrifices qu'a imposés la famille. Jusqu'à les condamner à la solitude et à un assourdissant silence intérieur. Les comédiens – Séverine Chavrier elle-même, souvent au piano, Marie Bos et Laurent Papot – désossent ces névroses avec burlesque. Clowns terrifiants et pathétiques. Hommes et femmes devenus jouets de leur propre vie.

Avec l'Atelier Catalyse, Madeleine Louarn fait depuis trente ans du théâtre, à Morlaix, avec d'authentiques handicapés mentaux. Si voir *Que nuages...*, d'après Beckett, qui se donne jusqu'au 13 mai, n'a pas été possible, le saisissant *Tohu-bohu*, admiré juste avant, peut convaincre d'aller partager cet autre spectacle. Si différent, et qui donne à voir si différemment, qui réapprend la différence et la nécessité de la différence. Ils sont six ou sept sur le plateau dépouillé. Un peu maladroits dans leurs corps petits ou longs, efflanqués ou ronds. Leur parole surgit parfois avec effort, âpre, minérale, abrupte, d'autant plus effi-

cace et prégnante pour les habitués que nous sommes du charivari indifférencié de nos voix formatées. Ces comédiens-là n'interprètent pas, n'incarnent pas, ils sont. Pures présences, comme originelles, et qui nomment les choses, les situations, avec une innocence première. De leurs fragilités, de leurs difficultés parfois à bouger, à se rappeler, apparaissent superbement l'ascèse et la grandeur du métier d'acteur et du théâtre même, de la puissance et de la force du verbe. De Kleist et de sa fascination des acteurs-marionnettes à Meyerhold et ses acteurs athlètes formés à la biomécanique, les plus grands théoriciens du théâtre ont rêvé à des comédiens dont la seule apparition physique, brute, faisait naître du sens et de la vérité, de l'émotion. Samuel Beckett aussi, dont ils vont jouer dans *Que nuages...* quelques courtes pièces. Qu'on se le dise: il ne s'agit pas ici de bienveillance ou de compassion. Dirigés avec attention, exigence et tendresse par Madeleine Louarn, ces artistes sont magiques ●

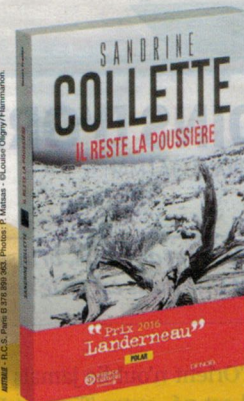
**T**  
**Nous sommes repus mais pas repentis**  
Huis clos  
**Thomas Bernhard**  
| 2h15 | Mise en scène Séverine Chavrier.  
Du 13 au 29 mai, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6<sup>e</sup>, tél.: 01 44 85 40 40.

**T**  
**Que nuages...**  
Théâtre  
**Samuel Beckett**  
| 1h15 | Mise en scène Madeleine Louarn.  
Jusqu'au 13 mai, Théâtre de la Commune, Aubervilliers (93), tél.: 01 48 33 16 16.

### "Prix 2016 Landerneau"

POLAR

Réuni autour de Michel-Édouard Leclerc, le jury des libraires des Espaces Culturels E.Leclerc présidé par Bernard Minier a couronné Sandrine Collette du Prix Landerneau Polar 2016 pour "Il reste la poussière" (Denoël).  
Entre polar et roman social, cet ambitieux western dépeint avec un impitoyable réalisme le parcours de Rafael, benjamin d'une famille d'éleveurs de la steppe patagonienne, déterminé à échapper aux persécutions de ses frères et à l'indifférence de sa mère...



**Il reste la poussière**  
de Sandrine Collette (Denoël)

"L'un des meilleurs romans de la rentrée, et sans doute le plus noir."  
Bernard Minier  
Président du jury





THEATRE

## **Faulkner, Bernhard (et Wittgenstein) sur scène**

**Théâtre** - par Christophe Bident dans [Mensuel n°568](#) daté juin 2016 à la page 80 (289 mots) | Gratuit

Séverine Chavrier présente deux spectacles romanesques, théâtraux et musicaux. Dans l'un, elle transpose une nouvelle de William Faulkner, *Les Palmiers sauvages* (1939), récit de fuite amoureuse et d'adultère autodétruit. Dans l'autre, elle adapte une pièce de Thomas Bernhard, *Déjeuner chez Wittgenstein* (1984), où, de retour de l'hôpital psychiatrique chez ses deux soeurs, le philosophe déploie ses immenses facultés et laisse cours à son délire d'enfermement. Chaque fois, nous plongeons dans une intimité insoutenable.

La relation entre les deux amants dégénère fatalement en amour de la mort. La relation entre le frère et les soeurs passe de la maladresse au conflit, le philosophe ne pouvant que songer à rompre avec toute une tradition occidentale dont la place désormais vide accule à une absurde tyrannie. Chaque fois, le paysage de ces dérives est musical. Séverine Chavrier décrit la déroute américaine d'après Faulkner comme une « cavalcade venteuse », une « nature polyphonique, fantomatique, presque fantastique ». Chez Wittgenstein et chez Bernhard, la musique est une hantise avouée, qui possède ses règles secrètes et détermine le style comme « une petite machine de guerre individuelle anti-généralité, anti-métaphysique, qui détraque toute visée systématiste », « un sabotage inquiet de la banalité ». Alors la sublimation de cette cavalcade, de ce sabotage, sera musicale. Les matelas, les sommiers métalliques donnent leur rythme à la scénographie américaine. Les disques vinyles jonchent le sol autrichien et s'élèvent soudainement comme une tenture. La musique révèle dans les deux cas une Amérique et une Europe inhabitables, alors qu'elles cherchent, presque virginalement, à s'inventer ou à se réinventer. Le discours glorieux masque mal une inquiétude généralisée. Le titre adopté par Séverine Chavrier pour la pièce de Thomas Bernhard le signale sans ambages : *Nous sommes repus mais pas repentis*.

Par Christophe Bident

**Nous sommes repus mais pas repentis**, D'APRÈS THOMAS BERNHARD, mise en scène de Séverine Chavrier, du 13 au 29 mai.

**Les Palmiers sauvages**, D'APRÈS WILLIAM FAULKNER, mise en scène de Séverine Chavrier, du 3 au 25 juin. Théâtre de l'Odéon/Atelier Berthier, 14, bd Berthier, Paris 17e.

Photo : Nous sommes repus mais pas repentis, d'après Thomas Bernhard ©SAMUEL RUBIO/THÉÂTRE DE L'ODÉON

<http://www.magazine-litteraire.com/mensuel/568/faulkner-bernhard-wittgenstein-scene-01-06-2016-139327>

Ateliers Berthier / D'après Thomas Bernhard / conception et mes Séverine Chavrier

## NOUS SOMMES REPUS MAIS PAS REPENTIS

Publié le 26 avril 2016 - N° 243

**Metteuse en scène, pianiste et comédienne, Séverine Chavrier porte à la scène l'écriture décapante et la rage véhémente de Thomas Bernhard. Une rage active et outrancière engagée sur tous les fronts – politique, artistique et intime.**



Séverine Chavrier met en scène *Nous sommes repus mais pas repentis* (*Déjeuner chez Wittgenstein*). © Samuel Rubio

« Une manière de penser, de dire, de voir, de crier en silence, de vociférer du dedans, de ruminer en parlant, sûrement pas un geste formel et musicalement immaculé » : Séverine Chavrier cherche à toucher à travers le jeu théâtral la rage véhémente de l'auteur autrichien. Il faut un certain courage pour aborder ainsi l'écriture et le geste artistique de Thomas Bernhard, car affronter avec sincérité une telle fureur constitue nécessairement une prise de risque et un engagement personnel. Un engagement qui interroge l'endroit même du plateau et de l'incarnation comme tentative et signe extérieur d'un tourment implacable et d'une colère infinie. D'une faillite aussi : celle de l'Histoire, de l'Europe (sans parler de l'Autriche !), de la famille... Obsession, ressassement, exagération, étouffement, liquidation, tyrannie... : autant de thèmes bernhardiens qui agitent et structurent cette mise en scène exigeante et sans concession. Ponctués de quelques traits d'humour souvent dus à un décalage ou à l'outrance des comportements, ce sont les mécanismes de la fatalité et de la catastrophe qui sont à l'œuvre. Avec sur scène un trio familial issu de *Déjeuner chez Wittgenstein*, œuvre parue sous le titre *Ritter, Dene, Voss*, du nom de trois acteurs que Thomas Bernhard admirait et qui créèrent plusieurs de ses pièces. Soit un philosophe, un être neurasthénique, mêlant fiction et éléments de réel – Ludwig Wittgenstein (1889-1951), né d'une illustre famille viennoise, auteur du *Tractatus logico-philosophicus*, patient du Docteur Frege. Et deux comédiennes, qui ne jouent pas ou si peu.

### Exagération et extériorisation

Au début de la pièce, les deux sœurs chuchotent dans la tranquillité de la nuit. Au centre de leur conversation et de leur désaccord, ce frère qu'elles ont sorti de Steinhof, asile psychiatrique de la banlieue viennoise. D'emblée, la scénographie révèle l'ampleur du désastre : vinyles éparpillés, renard empaillé, quelques meubles, amas de vaisselle cassée qui jonche le sol... La suite ne recollera pas les morceaux mais en brisera d'autres. L'œuvre s'insurge aussi contre une culture muséifiée et interroge le rapport de l'auteur à l'art : à la peinture, à la musique – le piano et l'univers sonore ont un rôle central dans la pièce – et au théâtre. Au cœur du fracas, la mise en scène parvient à développer dans cette fratrie abîmée une contradiction entre amour et haine, soumission et tyrannie. Ce qui domine, c'est en toute logique l'exagération, l'extériorisation insistante et parfois dérangement de l'infirmité fondamentale des personnages. A la frontière de l'illusion théâtrale et de la collision avec le réel, ce théâtre du ressassement peut s'avérer pénible par son outrance. Séverine Chavrier, Marie Bos (remarquable de finesse) et Laurent Papot (excellent !) impressionnent par leur engagement et la qualité de leur interprétation, qui interrogent la nature singulière de tout acte artistique dans notre monde.

Agnès Santi



Séverine Chavrier aux prises avec Laurent Papot dans «Nous sommes repus mais pas repentis», inspiré par Thomas Bernhard.  
© Samuel Rubio / Samuel Rubio

## SCÈNES

# Vidy à l'heure du chaos

**Pour raconter l'étouffement, Séverine Chavrier voit les choses en grand. Son spectacle «Nous sommes repus mais pas repentis» convoque la musique, le cinéma, le théâtre et le mouvement**

---

**4 minutes** de lecture

---

### Scènes

---

**Marie-Pierre Genecand**

Publié mercredi 16 mars 2016 à 18:25.

---

Séverine Chavrier est une disciple de Rabelais. Pour dire la saturation familiale, mais aussi les enfermements esthétiques, cette jeune Française qui a étudié le piano à Genève voit grand, très grand. Décor chargé, musique de Wagner en flux quasi-continu, film tourné sur les bords du Léman et projeté en format géant, vidéo en direct qui se superpose au film ou encore jeu expansif, accompagné de grimaces et de mouvements: «Nous sommes repus mais pas repentis», à voir à Vidy, ne se contente pas d'énoncer l'étouffement, il le rend vivant. Une

belle manière de relayer la détestation érigée en monument de Thomas Bernhard, auteur autrichien en guerre contre son pays et dont «Déjeuner chez Wittgenstein» sert de base à cette fresque de la survie.

Personne n'échappe à son destin. Très vite, du foyer à la société, les rôles sont distribués et gare à celui qui cherche à briser le moule. C'est cet accablement du même, cette fatalité de la répétition et, dans la foulée, ce rétrécissement de la pensée que stigmatisent Thomas Bernhard et Séverine Chavrier. La situation? Ludwig Wittgenstein, philosophe phare du XXe siècle et patient régulier de Steinhof, un asile d'aliéné, rentre chez lui, auprès de ses sœurs qu'il aime et hait à souhait. Un repas l'attend, le banquet de tous les excès.

## **Champ de bataille**

Visuellement déjà, la salle René-Gonzalez a des airs de pugilat. Au sol, trois tas de vaisselles brisées. Sur celui du milieu tanguent la table en bois, ring de tous les ébats. Sur les côtés, des dizaines de disques vinyl font tapis. «Je hais la musique de Wagner!», clame plusieurs fois Wittgenstein et Bernhard derrière lui. Autres éléments de cet affolement? A jardin, un piano qui va hurler bientôt. A cour, une bibliothèque géante et presque vide qui raconte la faillite des cerveaux. Et encore, un buffet rempli à ras bord, de victuailles et de vaisselle qu'il faudra bien exploser -pourquoi cesser le massacre?- et, au fond, trois lits de camp alignés, frêle esquif dans ce vaste chaos.

Le décor est déjà épique, mais ce n'est pas tout. Sur murs de la salle, un film montre la fratrie en liberté. Une ode aux horizons ouverts sur laquelle viennent se projeter les images du repas fermé, à couteaux tirés. Effet de contraste. Le frère multiplie ses frasques, les visages des sœurs sont crispés, chaque échange raconte l'héritage plombé. Au centre, donc, Ludwig, bouffon infatigable et désespéré, incarné par le très électrique Laurent Papot. Pour lui, rien n'est trop. Il casse la



vaisselle à coup de marteau, renverse la table qui finit en morceaux, fait rebondir une pomme en plastique dont il vante les mérites avec l'accent provençal, escalade une échelle qui le lâche en route, finit la tête dans l'assiette. Cet homme, tout en frime frelatée, est le symptôme d'un grand mal de l'époque qu'il résume ainsi: «Tout nous tombe sur les nerfs, la pensée manque.»

### **Trois époques en une**

Quelle époque, au fait? Celle de Wittgenstein, Juif et condisciple de Hitler à la Realschule de Linz qui, dit-on, aurait inspiré son antisémitisme au futur Führer? Un temps de peste que Séverine Chavrier évoque en scène avec l'apparition de soldats bottés et casqués. Ou l'époque de Bernhard, ces années post-traumatique durant lesquelles les intellectuels autrichiens ont réclamé à leur pays un mea culpa qui n'est jamais arrivé? Ou encore notre époque, affolée par le péril écologique et l'explosion du sens malmené par l'hypercommunication? Le mérite de Séverine Chavrier consiste à convoquer toutes ces couches d'inquiétude, jusqu'à questionner le théâtre et ses limites dans le dernier tiers de ce spectacle très ambitieux.

Trop ambitieux? Oui, sans doute, mais l'affaire va perdre en gras, murmure-t-on. En l'état, il faut par moments s'extraire de cet assaut sous peine de finir timbré. Mais on est sous le charme aussi de ces comédiens tellement affûtés. On a déjà dit l'explosivité de Laurent Papot dont les facéties font rire. Il faut dire l'étrangeté de Marie Bos qui joue la sœur aînée. Une voix qui oscille entre la babydoll et la tenancière de troquet. Une silhouette gracile qui flotte dans ses bottes. Un rôle de controlfreak -la sœur aînée compense le manque affectif par le nettoyage frénétique- que la belle restitue avec des airs de fantôme égaré... Aux côtés de Séverine Chavrier qui compose la sœur cadette, plus musclée, plus butée et dont le piano remplace souvent

les mots, la comédienne lunaire amène au spectacle sa part rêvée. La soirée est saturée, oui. Elle regorge surtout de matières passionnantes à explorer.

---

**Nous sommes repus mais pas repentis**, Théâtre Vidy-Lausanne, jusqu'au 20 mars, 021 619 45 45, [www.vidy.ch](http://www.vidy.ch)

À propos de l'auteur

---

Marie-Pierre Genecand  
@letemps

---

Articles en relation

---



## Un théâtre zurichois provoque la fureur de l'UDC

Programmé au Theater Neumarkt à Zurich ce vendredi, l'artiste Philipp Ruch compte «exorciser» le député UDC Roger Köppel. Dénonçant une «campagne de dénigrement» du théâtre, le parti réclame l'arrêt immédiat des subventions

---

# Le saccage est un jeu d'enfant

Après Levin, Ballard et Faulkner, Séverine Chavrier s'empare de *Déjeuner chez Wittgenstein*, de Thomas Bernhard. Un jeu de massacre familial drôle et cruel.

Sur grand écran, deux silhouettes enfantines chuchotent dans leur lit, plongées dans la pénombre. C'est peut-être un rêve, ou le prologue d'un jeu de massacre qui va s'étirer pendant plus de deux heures. Sous l'écran sont alignés trois lits à une place. Dans la maison de famille, deux sœurs, comédiennes ratées, reçoivent à déjeuner leur frère, un intellectuel enfermé dans une clinique psychiatrique.

Ils s'appellent Ritter, Dene, Voss, les noms des trois comédiens qui ont créé la pièce et lui ont donné son titre original. La traduction française, *Déjeuner chez Wittgenstein*, est plus explicite. S'il n'est jamais cité, le philosophe autrichien Ludwig Wittgenstein a évidemment servi de modèle au penseur abscons échappé de l'asile, écartelé jusqu'à la folie entre l'héritage familial et la volonté de se construire seul.

## Le spectacle crée des effets de miroir avec les tentations extrémistes qui gangrènent l'Europe

Fidèle à l'esprit de Thomas Bernhard plutôt qu'à la lettre, *Nous sommes repus mais pas repentis* tisse la pièce avec des extraits d'autres textes de l'auteur autrichien. Semant le trouble entre réel et fiction, comme le voulait Bernhard, les trois acteurs entrent et sortent de leurs personnages, s'interpellent par leurs vrais noms, règlent leurs comptes avec la vie, le théâtre et la politique. Qu'il parle du passé nazi de l'Autriche, du théâtre ou de la famille, Thomas Bernhard questionnait le présent. Même si *Déjeuner chez Wittgenstein* est moins politique que *Place des héros* ou *Avant la retraite*, le spectacle crée des effets de miroir avec les tentations extrémistes qui gangrènent l'Europe.

LES PALMIERS SAUVAGES, D'APRÈS WILLIAM FAULKNER, MISE EN SCÈNE PAR SÉVERINE CHAVRIER ET CRÉÉE EN SEPTEMBRE 2014, EST REPRIS À L'ODÉON DU 3 AU 25 JUIN.

Après le Théâtre de Vidy, à Lausanne, où a eu lieu la création, les ateliers Berthier sont transformés en un grandiloquent champ de bataille. Des débris de porcelaine blanche jonchent le sol, des vinyles épars font office de tapis, une lourde table croule sous un monceau de vaisselle et de nourriture. Les acteurs trébuchent, chutent, se jettent

des assiettes au visage. Enfants d'un gros industriel, vivant sous le regard des portraits grimaçants de leurs ancêtres, les sœurs et le frère sont incapables de déplacer un objet sans provoquer une catastrophe.

Drôle, tragique et rageur, le spectacle pousse l'exaspération et la haine de la famille à l'extrême, tout en provoquant des situations burlesques. Musicienne malmenant son piano préparé, comédienne à la présence évidente, Séverine Chavrier (1) a le sens du tempo et de l'outrance. Au plateau avec Laurent Papot, indispensable partenaire de folie, et Marie Bos, grande tige à la voix de vieille femme, elle fait de la scène un laboratoire, un terrain d'expérimentation d'où émergent beauté et laideur, rire et cruauté. Jusqu'à épuisement des combattants.

Et si tout n'était qu'un jeu, une comédie interprétée par trois vieux enfants que seule la musique peut apaiser? « *La musique est très souvent le salut* », écrit Thomas Bernhard. Elle est la colonne vertébrale du théâtre de Séverine Chavrier. Aussi exigeant que délirant. ●

SOPHIE JOUBERT

*Nous sommes repus mais pas repentis* (*Déjeuner chez Wittgenstein*), conception Séverine Chavrier, au Théâtre de l'Odéon (ateliers Berthier) jusqu'au 29 mai. (1) En résidence pour trois ans au Théâtre Roger-Barat d'Herblay avec sa compagnie, la Sérénade interrompue.



SÉVERINE CHAVRIER ET MARIE BOS TIENNENT LE RÔLE DE DEUX SŒURS, COMÉDIENNES RATÉES. PHOTO SAMUEL RUBIO

# Bernhard et Chavrier : la belle rencontre aux ateliers Berthier

[Philippe Chevilley](#) / Chef de Service | Le 23/05 à 07:00, mis à jour à 10:11



Séverine Chavrier, metteuse en scène, mais aussi comédienne et pianiste, Photo Samuel Rubio/Théâtre de l'Odéon

Une grande maison quelque part en Autriche. Dehors, tout bouge lentement... la nature, les souvenirs ; une forêt l'automne, une forêt l'hiver - images enveloppantes projetées tout autour de la scène. Dedans, dans cet intérieur sans murs, tout semble figé, passé, brisé. Telle cette vaisselle en morceaux ou ces vinyles qui jonchent le sol. Quand la pièce commence, les deux soeurs Dene et Ritter, filmées en noir et blanc, attendent sur leur petit lit de camp - style hôpital - leur frère Voss, philosophe sortant lui-même d'un asile d'aliénés. Au cours d'un dîner chaotique, le trio infernal va se jauger, se froter, s'écharper, brasser le vide d'une existence fêlée - les deux soeurs comédiennes jouent rarement, le frère spécialiste de logique empirique (alias Wittgenstein) est aussi « fou » que savant... A l'Odéon-Berthier, Séverine Chavrier, en quelques traits vifs et singuliers, nous plonge dans l'univers de Thomas Bernhard, avec « Nous sommes repus mais pas repentis », adaptation (très) libre de « Déjeuner chez Wittgenstein ».

La jeune metteuse en scène, pianiste et comédienne (elle incarne l'une des soeurs), s'écarte certes de la pièce - en piochant dans d'autres oeuvres de l'Autrichien et au gré d'une écriture de plateau qui fait la part belle aux impros. Mais elle n'est pas la première à triturer le répertoire (on en a vu d'autres avec Vincent Macaigne ou Ivo van Hove). La grande réussite du spectacle est qu'on a le sentiment d'être à la fois chez Thomas Bernhard... et chez Séverine Chavrier. La jeune artiste s'approprie l'univers du dramaturge avec son imaginaire débridé, un sens aigu du théâtre - aidée par des comédiens affûtés. Laurent Papot porte avec panache et humour la démesure et l'ironie bravache de Voss/Wittgenstein. Marie Bos forme avec la metteuse en scène un duo irrésistible de soeurs névrosées.

## POESIE ABSURDE

Du désespoir, de l'humour, de la poésie - absurde - animent ce jeu de massacre familial... le tout baigné de musique romantique, dont certains morceaux joués en live au piano par Chavrier. On est tour à tour charmé, amusé, effrayé, agacé par ce spectacle hypnotique... Dommage que l'action ne soit pas plus resserrée et le « patchwork » textuel, davantage soigné. La fin émouvante, où débarque un trio de tout jeunes musiciens et où les deux soeurs (re)font de la maison un asile en revêtant une blouse d'infirmière, rachète les quelques maladresses de cette incursion libre et flamboyante chez Thomas Bernhard.

Théâtre : « Nous sommes repus mais pas repentis » d'après Thomas Bernhard. MS de S. Chavrier, Paris, Odéon-Berthier, jusqu'au 29 mai, 01 44 85 40 40.

[@pchevilley](#)

# Le festin nu

Séverine Chavrier s'empare de *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard et aborde les personnages par leur déséquilibre : un théâtre quasi documentaire, où les fous sont rois.

**E**pinglant la décrépitude de la société viennoise, Thomas Bernhard met en scène dans *Déjeuner chez Wittgenstein* trois représentants d'une grande famille de la capitale autrichienne. Une triplète d'héritiers richissime qui a toutes les peines du monde à négocier avec la réalité. Les deux sœurs se disent actrices mais n'ont jamais été capables de jouer ailleurs que dans un théâtre dont elles sont les actionnaires majoritaires... Quant au frère, qui se dit philosophe, sa propension à flirter avec le déséquilibre mental fait de lui un pensionnaire privilégié du pavillon psychiatrique du Steinhof, où il dispose d'une chambre à l'année.

Le titre français de la pièce fait référence à une fameuse famille viennoise mais Thomas Bernhard lui avait préféré *Ritter, Dene, Voss*, en hommage aux trois comédiens ayant créé les rôles (Ilse Ritter, Kirsten Dene et Gert Voss). Un brouillage des cartes qui décale notablement le sens à donner à cette pièce et transforme le fiel de la dénonciation en un prétexte pour offrir des rôles sur mesure à des acteurs aimés.

En titrant son adaptation *Nous sommes repus mais pas repentis*, Séverine Chavrier opte pour le psychodrame et nous invite à partager ce déjeuner en voyeurs. Sur un sol où s'accumule de la vaisselle brisée, elle se livre à l'éloge de la folie de ces trois enfants qui ne grandiront jamais. Trois orphelins qui, comme des chiots séparés trop tôt de leurs géniteurs, ne savent comment apprendre de la normalité pour exister.

Portée jusqu'à la déraison par des comédiens écorchés vifs, débarrassée de son cynisme et de ses répliques de pièce à succès, l'œuvre de Thomas Bernhard rutille de cette mise à nu. Séverine Chavrier creuse du côté de la vérité et son hypothèse réaliste fait d'autant plus mal qu'elle touche au but en rendant enfin ses personnages si touchants qu'ils en deviennent aimables. **P. S.**

**Nous sommes repus mais pas repentis**  
d'après *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard, conception Séverine Chavrier, avec Marie Bos, Séverine Chavrier, Laurent Papot, jusqu'au 29 mai à l'Odéon-Théâtre de l'Europe aux Ateliers Berthier, Paris XVII<sup>e</sup>, [theatre-odeon.eu](http://theatre-odeon.eu)

# Nous sommes repus mais pas repentis de Thomas Bernhard (Déjeuner chez Wittgenstein – traduction de Michel Nebenzahl – Éditions de L'Arche), conception de Séverine Chavrier

*Nous sommes repus mais pas repentis* de **Thomas Bernhard** (*Déjeuner chez Wittgenstein* – traduction de Michel Nebenzahl – Éditions de L'Arche), conception de **Séverine Chavrier**

Pour Chantal Thomas (*Thomas Bernhard le Briseur de silence*), l'auteur autrichien fait des Wittgenstein l'essence de l'esprit de patrie, de l'idéal capitaliste, de l'âpreté mercantile, de l'indifférence à l'art sous prétexte du mécénat : « *Pendant un siècle, les Wittgenstein ont produit des armes et des machines, puis, pour couronner le tout, ils ont fini par produire Ludwig et Paul, le célèbre philosophe d'importance historique, et le fou non moins célèbre.* » (*Le Neveu de Wittgenstein* – 1982)

Et comme le fou est exclu du fonctionnement du monde, placé hors de la société, la figure mythique et familière du bouffon disparaît de la circulation des vivants, relevant ainsi des seules instances psychiatriques d'enfermement.

Alors que Paul, le Neveu de Ludwig, le philosophe tenu lui-même pour fou, est enfermé chez les malades mentaux à Steinhof, le dramaturge se fait un plaisir de radicaliser cette vision – dédoublement ou mise en abyme – dans *Ritter, Dene, Voss* – pièce de 1984, traduite par *Déjeuner chez Wittgenstein* – où le philosophe Ludwig, pensionnaire à son tour de Steinhof sort de l'établissement psychiatrique pour un week-end en famille auprès de ses deux sœurs, si proches, haïes autant qu'aimées.

L'aînée Dene se dévoue amoureusement au frère génial, recopie les manuscrits du maître et s'occupe du déjeuner tandis que la cadette Ritter plus distante commente : « *Les séjours à Steinhof sont ses villégiatures au lieu d'aller avec nous à Sils-Maria il va à Steinhof.* » Là est sa patrie qu'il régente en philosophe souverain dont les thèses sont étudiées, symbole d'une folie violente et triomphante, sans pour autant que l'idée du suicide n'échappe jamais, leitmotiv de la pensée et perspective ultime.

La scénographie subtile et en même temps grandiloquente de Séverine Chavrier et Benjamin Hautin propose en vidéo projetée sur les murs de scène, un paysage à la fois extérieur et mental significatif – des espaces de forêts boisées et d'arbres élevés, tandis que pendant l'hiver la neige recouvre les reliefs montagneux et les espaces de clairières où se distingue la marche du trio arpentant librement la Nature.

Pour fond sonore, la musique de Schubert et des plus grands maîtres viennois.

Sur le plateau nu, sont installés un piano à jardin et une bibliothèque à cour, immense et presque vide, qui s'effondrera. Dans le lointain, trois petits lits – souvenirs d'enfance, d'étudiant, de caserne ou d'hôpital ; un vaisselier, une table de cuisine et sa vaisselle – verres et plats, bouteilles -, et trois tables de bois encore réunies en une longue table sur laquelle est dressé le couvert des trois convives.

Au sol, des disques vinyles en vrac ; sur un mur, des pochettes de 33 tours classiques, et dans les hauteurs du lointain, peintures et affiches de théâtre.

Sur le sol encore, un amas de porcelaine blanche brisée, un volume dangereux et coupant qui crisse et grince quand le frère marche dessus – métaphore de tous les conflits accumulés, des colères rentrées puis éclatées, des non-dits monstrueux et catastrophiques, des guerres en sourdine menées sur le front cruel de la famille.

Les personnages portent des bottes de soldat pour ne pas se blesser sur les bris de porcelaine, soulignant aussi les réminiscences militaires d'un pays voué à la guerre, avec ses soldats casqués entrevus, telle une toile d'Otto Dix tandis que se font entendre hurlements nocturnes de chiens et grondements sourds de bombardements.

En écho au carnage du monde alentour, la guerre résonne dans les cœurs et les âmes, au sein des rapports originels et parentaux – fraternels et sororaux.

Quand un convive frappe avec humeur d'une main sur la table, gronde un abus.

Ainsi, l'échec n'est pas complet si la femme n'est pas là : Muse négative et complaisante, elle œuvre à la déperdition de l'énergie virile, poussant à l'échec et à la trivialité. La sœur représente l'instrument privilégié de la malédiction parentale, et le frère humilie ses sœurs – des puissances de vie, de prétendues comédiennes.

La maladie se fait aussi instrument de chantage, victoire indigne du fort sur le faible, un des thèmes de Thomas Bernhard, tels le génie et la folie, la haine de la famille, l'exaspération contre médecins, écrivains, peintres, philharmonies, théâtres.

Marie Bos à la gouaille inventive incarne la sœur attentive, capable du don généreux de soi. Séverine Chavrier en musicienne mélancolique joue sa partition au propre et au figuré avec brio. Le frère infernal, Laurent Papot, investit l'espace, tel le fou jubilant qu'il interprète, humiliant ses sœurs ou se moquant gentiment d'elles, amusé, ironique et pleinement désespéré, en phase avec l'écriture de Thomas Bernhard.

La metteuse en scène a su mener sa danse avec art – une performance de spectacle vivant, retourné intensément comme on labourerait un champ de tous les possibles. Une façon d'investir le plateau rude et rugueux à pleines mains, et profondément dans le matériau de la conscience et de l'art, sous la pluie drue des obstacles quotidiens et des empêchements intimes, prenant plaisir à donner à sentir au public la quintessence brutale, aérienne et tangible de la vision existentielle de l'auteur.

La vie est un parcours de combattant, répétitif et obsessionnel, crissant sous les pieds et blessant la chair de l'être, un détour initiatique ardu qui mène peut-être à soi, sans le moindre répit ni repos ni perspective d'apaisement ou de bien-être en vue.

Un concert assourdissant et émouvant à la mesure de l'état des lieux d'un monde.

## **Nous sommes repus mais pas repentis (Déjeuner chez Wittgenstein) - Odéon Théâtre de l'Europe - Ateliers Berthiers**

---

**Nous sommes repus  
mais pas repentis  
(Déjeuner chez  
Wittgenstein)**

De Thomas Bernhard

Mise en scène de  
Séverine Chavrier

Avec Marie Bos, Séverine  
Chavrier, Laurent Papot

Du 13 au 29 mai 2016  
Du mardi au samedi à 20h  
et le dimanche à 15h

Tarifs : de 8 à 32 euros

Réservation en ligne

Durée : 2h15

Odéon Théâtre de  
l'Europe - Ateliers

Berthiers  
10 rue André Soares  
75017, Paris  
M°Porte de Clichy

[www.theatre-odeon.eu](http://www.theatre-odeon.eu)

---

**Voss, penseur infirme, neurasthénique et puéril, sort de sa maison de repos pour s'enfermer dans la maison de ses parents et y jouer les tyrans domestiques aux dépens de ses deux sœurs actrices, Ritter et Dene, condamnées à un étouffement de la chair «à perpétuité».**

Ostracisme familial sur fond de vaisselle brisée... Ritter, Dene, Voss, sont aussi les véritables noms des trois comédiens qui créèrent l'œuvre traduite sous le titre de Déjeuner chez Wittgenstein – un trio d'«acteurs intelligents» que Thomas Bernhard admirait suffisamment pour leur dédier sa pièce en la baptisant de leurs noms. Alors, pourquoi «Wittgenstein» ? Parce que Bernhard a non seulement nommé le philosophe dans une note liminaire, mais parsemé les répliques d'allusions précises et ironiques à son célèbre compatriote, rejeton d'une illustre famille viennoise, qui enseigna à Cambridge avant de partir vivre en Norvège, loin de tous, dans une cabane en rondins. Cela étant, dans le corps du texte proprement dit, l'auteur du Tractatus Logico-Philosophicus est devenu Ludwig Worringer, patient distingué du docteur Frege... Alors, Voss incarne-t-il l'un des fondateurs de l'empirisme logique, ou un maniaque qui ne supporte de porter que des caleçons de coton grossier et de fabrication suisse ? Est-il génial, sénile, l'un et l'autre, l'un par l'autre ? Ou un totem de plus qu'il faut saisir à deux mains pour fracasser toutes les autres idoles culturelles à la ronde, comme autant de porcelaines fines dans ce «repas à coups de marteau» ?

Metteuse en scène, pianiste et comédienne, Séverine Chavrier pratique un théâtre nourri des multiples facettes de sa personnalité : le corps, la musique, la vidéo, la parole. Toutes sont convoquées à ce Déjeuner chez Wittgenstein, ici librement agrémenté d'extraits d'autres œuvres : Le Naufragé, Maîtres anciens, Un Souffle, Mes Prix littéraires ou encore Des Arbres à abattre, dont elle a tiré ce qu'elle appelle plaisamment «des monologues d'ontologie». Elle s'est mise à l'écoute de la voix si singulière de Bernhard, obstinée, insistante, exagérant toujours pour mieux dénoncer, sur fond d'horreur à l'autrichienne, la persistance plus ou moins camouflée des tentations fascisantes de la vieille Europe. Pratiquant une «culture en acte qui s'affirme et s'infirmes», travaillant pour et contre sa propre tradition, au creux de «l'écart entre Schubert et Hitler», l'imprécateur viennois ne s'est jamais lassé de gratter la plaie, voire de «mettre les doigts dedans» pour la remettre à vif, afin que jamais les traces de l'Histoire ne cicatrisent, sans laisser le moindre répit ni à lui-même ni à son public. Aucune catharsis n'est à espérer dans ce jeu de massacre «où il ne s'agit pas de recoller les morceaux mais bien de les briser encore», entre mise en scène de soi et mise à l'épreuve de l'autre, avec une véhémence noire qui n'exclut pas l'humour.

Séverine Chavrier s'est passionnée pour cette rage d'artiste «terriblement vivante» qui prend le risque de l'autodestruction. De cette rencontre avec Bernhard, elle espère voir surgir ce qu'il appelait «un théâtre du corps et de la peur de l'esprit», se nourrissant de l'énergie du saccage et de la provocation pour parvenir à la grande santé : des éclats d'un théâtre dans tous ses états, «dans le théâtre, sur le théâtre, contre le théâtre, sous le théâtre».